

# MILLÉNIUM

DAVID LAGERCRANTZ

6

LA FILLE  
QUI DEVAIT  
MOURIR







## DU MÊME AUTEUR

*MOI, ZLATAN IBRAHIMOVIĆ. MON HISTOIRE RACONTÉE À DAVID LAGERCRANTZ*, J.-C. Lattès, 2013 ; Le Livre de poche n° 33167.

*INDÉCENCE MANIFESTE*, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 195.

Dans la série Millénium :

*CE QUI NE ME TUE PAS*, Millénium 4, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 180.

*LA FILLE QUI RENDAIT COUP POUR COUP*, Millénium 5, Actes Sud, 2017 ; Actes Sud audio (lu par Pierre Tissot), 2017 ; Babel noir n° 228.

*LA FILLE QUI DEVAIT MOURIR*, Actes Sud audio (lu par Bernard Gabay), 2019.

Titre original :

*Hon som måste dö*

Éditeur original :

Norstedts Förlag, Stockholm

Publié avec l'accord de Norstedts Agency

© David Lagercrantz et Moggleden AB, 2019

Illustration de couverture : © John John Jesse

© ACTES SUD, 2019  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-12903-3

DAVID LAGERCRANTZ

# La Fille qui devait mourir

MILLÉNIUM 6

roman traduit du suédois  
par Esther Sermage

*ACTES SUD*



## PROLOGUE

CET ÉTÉ-LÀ, UN NOUVEAU MENDIANT était apparu dans le quartier. Personne ne connaissait son nom, et puis tout le monde s'en fichait pas mal. Cela dit, un jeune couple qui passait devant lui tous les matins l'appelait le "nain fou", ce qui était assez injuste, en tout cas pour moitié. Car il n'était pas de petite taille au sens médical du terme. Il mesurait un mètre cinquante-quatre et avait une corpulence proportionnée. En revanche, il souffrait de réels troubles mentaux. De temps en temps, il bondissait sur les gens, les attrapait et leur tenait des discours incohérents.

Il passait le plus clair de son temps à Mariatorget, sur un morceau de carton près de la statue de Thor. Ainsi assis au pied de la fontaine, tête haute, dos droit, il arrivait qu'il provoque l'admiration, évoquant un chef de tribu tombé dans la déchéance. En matière de capital social, cette vague association était d'ailleurs tout ce qui lui restait et justifiait qu'on lui jette encore parfois une pièce ou un billet. Les gens devinaient en lui une grandeur passée – et ils n'avaient pas tort. Car il fut un temps où l'on s'inclinait devant lui.

Mais il avait tout perdu depuis longtemps, et la tache noire sur sa joue n'améliorait pas les choses. On l'eût dit marqué par la mort, ni plus ni moins. Détail insolite : il portait un anorak bleu en duvet de la marque Marmot Parka, un objet en principe coûteux. Le vêtement avait beau être couvert de crasse et de restes de nourriture, son allure décidément

arctique dénotait dans l'été stockholmsois. Une chaleur étouffante régnait sur la ville. En constatant les coulées de sueur sur les joues de l'homme, les passants regardaient son anorak, embarrassés, comme si la simple vue de cette grosse doudoune leur rendait la température ambiante encore plus insupportable. Il ne l'enlevait jamais.

Paumé caractérisé vivant dans sa bulle, il ne constituait a priori de menace pour personne. Cependant, au début du mois d'août, son regard fut soudain habité par une forme de détermination. L'après-midi du 11, il consigna une histoire vertigineuse sur du papier ligné A4. Le soir même, il la collait sur les parois de l'abribus de Södra Station : un journal mural.

Il s'agissait du récit halluciné d'une épouvantable tempête. La jeune Else Sandberg, interne en médecine, parvint néanmoins à déchiffrer certaines parties du début en attendant le bus n° 4 et remarqua qu'on y mentionnait un membre du gouvernement. Cela dit, elle se consacra essentiellement à établir le diagnostic de l'auteur, qui souffrait sans doute de schizophrénie paranoïaque.

En montant dans le bus, dix minutes plus tard, elle avait oublié tout ou presque de sa lecture. Il ne lui en resta qu'un vague sentiment de malaise. Le récit faisait penser à la malédiction de Cassandra. Il était impossible de croire l'auteur, car les vérités qu'il énonçait étaient noyées dans le discours pathologique d'un fou. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, le message avait dû passer car, le matin suivant, un jeune homme en chemise blanche descendit d'une Audi bleue et arracha le journal de la paroi.

La nuit du vendredi 14 au samedi 15 août, le mendiant se rendit à Norra Bantorget pour se procurer de l'alcool au marché noir. Il y croisa un collègue pochard, Heikki Järvinen, ancien ouvrier industriel d'Ostrobotnie, en Finlande.

— Salut, mon frère ! Comment va la misère ? lança ce dernier.

L'autre ne lui répondit pas. Puis, soudain, il débita une longue harangue que Heikki perçut comme de la pure fanfaronnade.



— Foutaises ! répondit-il, puis il ajouta – un commentaire superflu, comme il l'avoua lui-même plus tard – que l'homme ressemblait à un "Chinetoque toqué".

— *Me Khamba-chen. I hate China !* rugit le mendiant.

La bagarre éclata. De sa main sans doigts, l'homme mit une beigne à Heikki et, même si sa technique de frappe ne semblait ni professionnelle ni exercée, sa dextérité suscita chez la victime un certain respect. Titubant vers la bouche de la station de métro T-Centralen, Heikki, saignant de la lèvre, proféra d'horribles jurons en finnois.

Plus tard, de retour dans son quartier de prédilection, le mendiant fut aperçu en état d'ébriété avancée, souffrant manifestement de nausées. De la salive s'écoulait de sa bouche ; il se tenait la gorge en grommelant :

— *Very tired. Must find a dharamsala, and a lhawa, very good lhawa. Do you know ?*

Cryptique. On aurait dit que l'homme était très fatigué ; il répétait qu'il cherchait un *dharamsala* et un bon *lhawa*. Sans attendre de réponse, l'étranger traversa Ringvägen, somnambulique, jetant une demi-bouteille d'alcool sans étiquette et disparaissant parmi les arbres et les fourrés de Tantolunden. On ne savait pas très bien ce qui lui était arrivé par la suite.

Le lendemain matin, une fine pluie se mit à tomber et le vent du nord se leva. Vers 8 heures, alors que le temps s'était calmé et le ciel éclairci, l'homme était à genoux, penché contre un bouleau. En contrebas, dans la rue, on préparait la Course de minuit\*. L'ambiance était à la fête alors qu'au-dessus, dans le parc, le mendiant trépassait. De son vivant, il avait accompli des actes héroïques, d'innombrables prouesses et vécu d'invraisemblables péripéties mais, dans la liesse populaire, personne ne s'en souciait. Encore moins qu'il n'eût aimé qu'une femme, et qu'elle aussi eût trouvé la mort dans une accablante solitude.

\* La Midnattslöppet est une course nocturne de dix kilomètres qui se déroule tous les ans au mois d'août, à Stockholm, depuis 1982.



# I

## LES INCONNUS

Souvent, les morts n'ont pas de nom ni, pour certains, de tombe.

Parfois, on dresse en leur mémoire une croix blanche parmi des milliers d'autres, comme celles que l'on voit au cimetière américain de Colleville-sur-Mer, en Normandie.

Quelques rares défunts sont honorés d'un monument : la tombe du soldat inconnu de l'Arc de Triomphe, à Paris, ou de celui du jardin Alexandre, à Moscou.



## LE 15 AOÛT

LA PREMIÈRE À OSER S'APPROCHER de l'arbre et à comprendre que l'homme était mort fut l'écrivaine Ingela Dufva. Il était alors 11 h 30. Entouré d'une nuée bourdonnante de mouches et de moustiques, le corps sentait mauvais et, plus tard, lorsque la femme de lettres déclara que sa posture avait quelque chose d'émouvant, elle n'était pas complètement sincère.

L'homme avait vomi et souffert d'une diarrhée abondante. En le découvrant, Ingela Dufva éprouva un grand malaise plutôt qu'un digne respect – en fait, elle fut envahie par l'idée effrayante de sa propre mort. Quant aux policiers Sandra Lindevall et Samir Eman, qui arrivèrent sur les lieux quinze minutes plus tard, ils se dirent qu'ils allaient devoir se coltiner une véritable corvée.

Ils photographièrent le corps et fouillèrent un périmètre restreint, sans aller jusqu'à la pente au-delà de Zinkens Väg, où gisait la demi-bouteille d'alcool, le fond tapissé d'une espèce de fine couche de terre. Même si aucun des deux agents ne trouvait que la scène "sentait le crime à plein nez", ils examinèrent méticuleusement la tête et le torse de l'homme. Ils ne découvrirent aucune trace de violence ni aucun autre signe de mort suspecte, à part l'épaisse bave qui avait coulé de sa bouche. Après avoir soumis l'affaire à leurs supérieurs, ils décidèrent de ne pas délimiter de périmètre de sécurité autour de la zone.

En attendant l'arrivée de l'ambulance qui devait évacuer le cadavre, ils fouillèrent les poches de son anorak informe et

en sortirent quantité de papiers gras provenant de kiosques à saucisses, des pièces de monnaie, un billet de vingt couronnes et un reçu d'une papeterie de Hornsgatan, mais aucune pièce d'identité.

Ils pensèrent néanmoins qu'il serait relativement facile d'identifier l'homme. Un certain nombre de signes distinctifs leur avaient sauté aux yeux. Cependant, comme tant d'autres, cette hypothèse se révéla fausse. À l'unité de médecine légale de Solna, où le corps fut autopsié, on radiographia la denture du mort. Ni ces images ni les empreintes digitales ne donnèrent de résultat dans les fichiers et, après avoir envoyé une série d'échantillons au Centre national de police scientifique, la médecin légiste Fredrika Nyman tenta – bien que cela outrepassât largement sa mission – d'identifier les propriétaires de quelques numéros de téléphone notés sur un bout de papier froissé trouvé dans la poche de pantalon de l'homme.

L'un d'entre eux était Mikael Blomkvist, reporter au journal *Millénium*. Pendant quelques heures, elle n'y pensa plus mais, le soir, après une pénible dispute avec l'une de ses filles adolescentes, elle réalisa que cette année-là elle avait déjà autopsié trois corps, enterrés par la suite dans des tombes anonymes. C'était sordide – comme la vie en général.

À quarante-neuf ans, mère célibataire de deux enfants, elle souffrait de maux de dos, d'insomnie et de désenchantement. Sans savoir pourquoi, elle appela Mikael Blomkvist.

LE TÉLÉPHONE BOURDONNA. Numéro inconnu ; Mikael ne se soucia pas de répondre. Venant de quitter son appartement, il descendait Hornsgatan en direction de Slussen et Gamla Stan, sans but précis. Il portait un pantalon de lin gris et une chemise en jean qu'il avait négligé de repasser. Il marcha au hasard parmi les ruelles, puis, après une longue errance, s'assit à une terrasse d'Österlånggatan et commanda une Guinness.

Il était 19 heures et il faisait encore chaud. Du côté de Skeppsholmen, on entendait des rires et des applaudissements. Mikael

leva les yeux vers le ciel bleu et, caressé par une agréable brise marine, tenta de se persuader que la vie n'était tout de même pas si affreuse. Il n'y parvint que très moyennement. Une bière, puis deux n'y firent rien. Pour finir, il maugréa dans sa barbe, paya l'addition et retourna chez lui. Il prévoyait de se remettre au travail, voire de se perdre dans une série télé ou un polar.

Cependant, sur un coup de tête, il changea d'avis et se dirigea vers Fiskargatan. Lisbeth Salander habitait au numéro 9. Cela dit, il n'avait pas grand espoir de la trouver chez elle. Après l'enterrement de son ancien tuteur, Holger Palmgren, elle avait voyagé à travers l'Europe, ne répondant que sporadiquement à ses mails et SMS. Il décida malgré tout d'aller sonner à sa porte. Il devait d'abord gravir l'escalier qui séparait Mosebacke Torg de Fiskargatan. Étonné, il constata que le mur en face de chez Lisbeth était désormais couvert d'un immense graffiti. Il ne s'attarda pas dans sa contemplation, bien que, truffée de détails surréalistes – comme un drôle de petit homme pieds nus, en pantalon à carreaux écossais, debout sur un wagon de métro vert –, l'œuvre l'eût bien mérité.

Il composa le code d'entrée et, dans l'ascenseur, toisa son reflet d'un œil maussade. On ne déduisait pas exactement de sa mine que l'été avait été chaud et ensoleillé. Pâle, les yeux hagards, il repensa au krach boursier sur lequel il avait trimé pendant tout le mois de juillet. Un papier important, nul doute. La crise avait été provoquée par les classiques taux trop élevés associés à des attentes démesurées, mais également par des piratages en série et autres campagnes de désinformation. Enfin, tout journaliste d'investigation digne de ce nom enquêtait actuellement sur le sujet et, même si Mikael avait fait quelques découvertes – entre autres de quelle usine à trolls russe étaient issus les pires mensonges répandus en la circonstance –, le monde s'en sortirait parfaitement sans sa contribution. Il avait plutôt intérêt à se mettre en congé, à faire du sport et à prendre mieux soin d'Erika, en pleine séparation d'avec son mari Lars.

L'ascenseur ralentit. Mikael ouvrit la grille et sortit sur le palier, de plus en plus convaincu que la visite serait infructueuse.

Lisbeth devait être en voyage et se fichait sûrement pas mal de ce qui pouvait bien lui arriver. Tout à coup, il fut traversé par une appréhension. Trouvant la porte de l'appartement grande ouverte, il comprit brusquement à quel point, tout l'été, il avait redouté que les ennemis de Lisbeth ne s'attaquent à elle. Se précipitant à l'intérieur en criant "Hé ho ! Hé ho !", il fut accueilli par une odeur de peinture fraîche et de nettoyant ménager.

Derrière lui, dans l'escalier, il entendit des bruits de pas et des souffles de taureaux énervés. Il se figea. Et il se retrouva brusquement face à deux hommes bourrus en bleus de travail, qui portaient un objet encombrant. Affolé, déboussolé, il interpréta la scène de travers.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? s'écria-t-il.

— À votre avis ?

À son avis, il s'agissait de déménageurs chargés d'un canapé bleu sophistiqué, un meuble "design" qui ne correspondait absolument pas – Mikael était bien placé pour le savoir – aux goûts de Lisbeth. Sur le point de reprendre le dialogue, il fut interrompu par une voix provenant de l'intérieur de l'appartement. Un instant, il crut même qu'il s'agissait de Lisbeth et son visage s'éclaira. Bien sûr, ce n'était pas elle. Ce timbre féminin n'avait rien de commun avec celui de Lisbeth.

— Une visite mondaine ! Que me vaut cet honneur ?

Mikael fit volte-face. Sur le seuil, une femme noire élancée d'une quarantaine d'années le contemplait d'un air moqueur. Les cheveux tressés, elle portait un jean et un chemisier gris élégant. Ses yeux en amande étincelaient. Mikael se sentit confus, il avait l'impression de la reconnaître.

— C'est-à-dire... marmonna-t-il. Je me suis seulement...

— Vous vous êtes seulement... ?

— Trompé d'étage.

— Ou bien vous n'étiez pas au courant que la demoiselle avait vendu son appartement.

Il l'ignorait, en effet. Mal à l'aise face au sourire insistant de son interlocutrice, il fut soulagé de la voir se tourner vers



les déménageurs. Elle leur demanda de faire attention au chambranle, puis disparut à l'intérieur. Mikael n'avait qu'une envie : aller digérer l'information ailleurs. Et reprendre une Guinness. Il restait cependant cloué sur place, comme un bloc de glace. Il en profita pour jeter un coup d'œil à la boîte aux lettres, qui n'indiquait plus "V. Kulla", mais "Linder". Nom d'un chien... Qui était cette Linder ? Il tapa le nom sur son téléphone et la femme apparut sur l'écran aussi.

Kadi Linder, psychologue et gestionnaire – voilà le peu qu'on savait d'elle. Inévitablement, Mikael se mit à penser à Lisbeth. Lorsque Kadi Linder revint à sa porte, le regard toujours taquin et désormais inquisiteur, Mikael, les yeux errant à droite et à gauche, parvint tout juste à se ressaisir. Silhouette gracile, poignets fins, clavicule marquée, elle exhalait un léger parfum.

— Dites-moi... Vous vous étiez vraiment trompé de porte ?

— Je préfère éluder la question, répliqua-t-il.

Mauvaise réponse. Il comprit à son sourire qu'elle avait démasqué sa feinte et il voulut, autant que possible, sauver les apparences. Que Kadi Linder connaisse ou non Lisbeth, il n'allait pas révéler qu'elle avait occupé l'appartement sous une fausse identité.

— Ça n'apaise pas beaucoup ma curiosité, dit-elle.

Mikael ricana, comme s'il s'agissait finalement d'un détail dérisoire.

— Alors vous n'êtes pas venu enquêter sur moi ? reprit la femme. Cet appartement n'était pourtant pas donné.

— Du moment que vous n'avez pas décapité un cheval et mis sa tête dans le lit de quelqu'un, je vous laisserai tranquille, ne craignez rien.

— Je ne me souviens pas de tous les détails de la négociation, mais je n'ai pas le souvenir d'avoir décapité un cheval.

— Tant mieux. Dans ce cas, je vous souhaite beaucoup de bonheur, dit-il sur un ton faussement léger, espérant s'éclipser en même temps que les déménageurs, qui étaient justement en train de sortir.

Mais Kadi Linder, qui triturait nerveusement son chemisier et ses tresses, avait manifestement encore envie de bavarder. Mikael l'observa, songeur. Ce qu'il avait interprété comme un aplomb agaçant semblait cacher autre chose.

— Vous la connaissez ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Celle qui habitait ici.

— Et vous ?

— Non. Je ne sais même pas comment elle s'appelle. Mais je l'aime bien.

— Comment ça ?

— Malgré le chaos boursier, quand nous avons négocié le prix de l'appartement, les enchères sont montées en flèche. Je n'avais aucune chance de l'obtenir, j'avais abandonné la course. Mais la “demoiselle”, comme l'appelait son avocat, a quand même choisi de me le vendre.

— Bizarre.

— N'est-ce pas ?

— Vous lui avez peut-être fait bonne impression.

— Dans les médias, je suis pourtant principalement connue pour mes engueulades avec ces messieurs les administrateurs.

— Il se peut qu'elle apprécie.

— C'est possible. Puis-je vous offrir une bière ? Ce sera ma pendaison de crémaillère. Et ça vous donnera l'occasion de me parler de vous. Je dois dire...

Elle hésita.

— ... que j'ai adoré votre reportage sur les jumeaux. Merveilleusement émouvant.

— Merci, dit-il. C'est gentil mais, malheureusement, il faut que j'y aille.

Résignée, elle hocha la tête. Mikael parvint à émettre un vague “au revoir”. A posteriori, il eut du mal à se rappeler comment il était reparti. Il s'était brusquement retrouvé dans la douce atmosphère du soir d'été, voilà tout. Bref, il ne s'était pas rendu compte que deux nouvelles caméras de surveillance avaient été installées à l'entrée de l'immeuble, ni qu'une

montgolfière flottait dans le ciel, au-dessus de lui. Il traversa Mosebacke, s'engagea dans Urvädersgränd et ne ralentit le pas qu'en arrivant à Götgatan, se sentant soudain complètement lessivé : Lisbeth avait déménagé. Il aurait dû trouver cela formidable. Elle était désormais plus en sécurité. Mais au lieu de s'en réjouir, il l'avait pris comme une claque en plein visage – une réaction totalement idiote.

On ne changeait pas Lisbeth Salander. Pourtant, malgré lui, il se sentait vexé. Elle aurait au moins pu lui donner un indice. Il tripota son téléphone, envisageant de lui envoyer un SMS, une question, et puis, non, tant pis. Dans Hornsgatan, les plus jeunes s'étaient déjà lancés dans la Course de minuit. Avec une certaine stupéfaction, il contempla les parents qui hurlaient des encouragements sur le bord du trottoir, et il dut attendre une ouverture dans le flot des coureurs pour traverser la rue. Il s'engagea dans Bellmansgatan, la tête pleine de pensées erratiques.

Il se remémora sa dernière rencontre avec Lisbeth, au restaurant Kvarnen, le lendemain de l'enterrement de Holger. Ni lui ni elle n'avaient su trouver les mots, ce qui n'était pas étonnant. Il se souvenait distinctement d'une réponse qu'elle avait faite à sa question : "Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? – À partir de maintenant, je serai le chat, pas la souris."

*Le chat, pas la souris.*

Il avait essayé de lui soutirer des explications, en vain. Il la revoyait s'éloigner à travers Medborgarplatsen, vêtue d'un costume noir sur mesure qui lui donnait l'air d'un garçon furieux qu'on a tiré à quatre épingles contre son gré pour une cérémonie. La rencontre avait eu lieu début juillet – c'était récent et, pourtant, cela lui paraissait lointain. En chemin, il repensa à ce soir-là – et à d'autres. Arrivé chez lui, il s'installa sur son canapé devant une Pilsner Urquell. Son téléphone sonna.

Une certaine Fredrika Nyman, médecin légiste.

## LE 15 AOÛT

LISBETH SALANDER SE TROUVAIT dans une chambre d'hôtel, place du Manège, à Moscou. Sur l'écran de son ordinateur portable, elle vit Mikael ressortir de l'immeuble de Fiskargatan. Lui qui avait habituellement le port fier semblait recroquevillé, comme perdu. Elle eut un pincement au cœur dont le sens profond lui échappa. D'ailleurs, elle ne prit pas le temps d'y réfléchir. Elle leva simplement les yeux et regarda la coupole de verre aux mille couleurs éclatantes à travers la fenêtre.

Cette ville qui, auparavant, la laissait indifférente, l'attira subitement. Elle envisagea de tout envoyer valser, de disparaître, d'aller se soûler. Sottises. Il fallait rester disciplinée. Elle avait passé ses nuits et ses jours devant son ordinateur, dormant à peine. Pourtant, cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas eu l'air aussi soigné : cheveux courts fraîchement coupés, piercings invisibles, chemise blanche et costume noir, comme à l'enterrement, non pas pour honorer la mémoire de Holger, mais parce qu'elle avait désormais l'habitude de se fondre dans la masse – enfin, plus ou moins.

Au lieu de se terrer comme une proie traquée, elle avait décidé de frapper la première. C'était la raison de sa présence à Moscou, et des caméras de surveillance qu'elle avait fait installer à Fiskargatan. Mais le prix à payer était plus élevé qu'elle ne l'aurait cru. Les préparatifs avaient tellement remué le passé qu'elle n'en dormait pas la nuit. De plus, l'ennemi se cachait derrière des rideaux de fumée et des cryptages infernaux, et

elle passait des heures à effacer ses propres traces. Elle vivait comme un prisonnier en cavale. Aucun résultat ne lui était servi sur un plateau d'argent. Cependant, après un mois de travail, elle approchait enfin du but – du moins le croyait-elle, mais comment en être sûre ? Elle se demandait parfois si l'ennemi n'avait pas un train d'avance.

Plus tôt dans la journée, après avoir terminé les repérages, elle s'était sentie surveillée. Certaines nuits, elle écoutait d'une oreille inquiète les gens longer le couloir, en particulier un homme – un homme, elle en était sûre. Il marchait avec une dissymétrie caractéristique qui produisait une irrégularité récurrente et ralentissait souvent le pas devant sa chambre, semblant guetter à sa porte.

Elle revisionna l'enregistrement. Mikael Blomkvist sortait de l'immeuble avec l'air d'un chien battu. Elle termina son verre de whisky et regarda par la fenêtre, pensive. De sombres nuages traversaient le ciel au-dessus de la Douma, se dirigeant vers la place Rouge et le Kremlin ; il n'allait pas tarder à pleuvoir, peut-être même copieusement, ce qui n'était pas plus mal. Envisageant de prendre une douche ou un bain, elle se contenta finalement de changer de chemise. Elle en choisit une noire, qui lui parut appropriée. Elle sortit d'un compartiment secret de sa valise Cheetah, un pistolet Beretta qu'elle avait acheté au marché noir dès son deuxième jour à Moscou, et le rangea dans un holster, sous sa veste. Puis elle parcourut la chambre des yeux.

Elle ne l'aimait pas. L'hôtel non plus. Trop de luxe ostentatoire, trop de fanfreluches. Dans les salons du rez-de-chaussée, on trouvait des hommes comme son père, des salopards grandioses qui croyaient posséder de plein droit leurs maîtresses et subalternes. Des yeux la suivaient, des yeux qui pouvaient passer le mot, informer les services secrets ou des organisations criminelles. Souvent, comme à ce moment précis, sans s'en rendre compte, elle serrait les poings, prête au combat.

Dans la salle de bains, elle s'aspergea le visage d'eau froide, ce qui ne fit pas grande différence. Elle avait le front crispé

à force de maux de tête et d'insomnies. Le temps était-il venu ? Autant y aller, non ? Elle tendit l'oreille vers le couloir : pas un son ; elle s'y faufila. Sa chambre était au vingtième étage, près de l'ascenseur, devant lequel un homme d'une cinquantaine d'années attendait. Élégant, cheveux courts, il portait un jean, un blouson de cuir et une chemise noire, comme elle. Il lui était vaguement familier. Ses yeux, d'une brillance étrange, lançaient des reflets bigarrés. Elle ne s'en soucia pas.

Tête basse, elle entra dans l'ascenseur avec lui et ressortit dans le hall, puis sur la place, où elle contempla la grande coupole de verre qui scintillait dans la nuit, avec sa mappe-monde en rotation. En dessous, il y avait un centre commercial de quatre étages. Au-dessus, une statue de bronze représentait saint Georges terrassant le dragon. Un peu partout dans la ville, le saint protecteur de Moscou brandissait ainsi son épée. En le voyant, Lisbeth portait parfois sa main à son omoplate, comme pour protéger son propre dragon. De temps à autre, elle caressait également une ancienne blessure par balle à l'épaule et une cicatrice provenant d'un coup de couteau à la hanche afin, peut-être, de raviver les vieilles plaies.

Elle pensait à des incendies, à des catastrophes, à sa mère, s'efforçant constamment d'échapper aux caméras de surveillance. Voilà pourquoi elle marchait d'un pas tendu et saccadé, toujours pressé, vers le boulevard Tverskoï, une voie principale bordée de parcs et de jardins. Elle ne ralentit qu'en arrivant près du Versailles, un restaurant ultrachic de la capitale.

L'établissement avait tout d'un palais baroque : colonnes, dorures, cristaux – un pastiche clinquant du xvii<sup>e</sup> siècle qui écœurait Lisbeth. Ce soir-là, on y donnait une fête pour les riches d'entre les riches. De loin, elle observa les préparatifs. Il n'était encore arrivé qu'un troupeau de belles jeunes femmes, sûrement des call-girls recrutées pour l'occasion. Le personnel s'évertuait à régler les derniers détails à temps. En s'approchant, Lisbeth aperçut l'hôte dans le hall.

Vladimir Kuznetsov, vêtu d'un smoking blanc et de chaussures vernies blanches, n'était pas très vieux – à peine la cinquantaine –, pourtant, on aurait dit le père Noël en personne, avec sa barbe blanche et sa grosse bedaine qui contrastait avec ses maigres jambes. Officiellement, Kuznetsov était une *success story* ambulante, un voleur à la sauvette reconverti dans la grande cuisine, spécialiste des grillades d'ours et des sauces aux champignons. Clandestinement, il dirigeait des usines à trolls qui répandaient en masse des fausses nouvelles, souvent à tonalité antisémite. Kuznetsov avait à plusieurs reprises provoqué le chaos politique et influencé des élections. Il avait également du sang sur les mains.

Il avait créé un climat favorable à un génocide et transformé la haine en *big business*. Rien qu'à le voir ainsi dans le hall, Lisbeth se sentit plus forte. Elle palpa le contour de son Beretta dans son étui et regarda autour d'elle. Kuznetsov se triturait nerveusement la barbe. C'était son grand soir. Au fond, derrière lui, jouait un quatuor à cordes qui, Lisbeth le savait, serait plus tard remplacé par le groupe de jazz Russian Swing.

Devant l'édifice, on avait déroulé un tapis rouge surmonté d'une pergola noire. La zone était délimitée par des cordons et des gardes du corps en rangs serrés, affublés de costumes gris et d'oreillettes, tous armés. Kuznetsov jeta un coup d'œil à sa montre. Aucun invité n'était encore apparu, peut-être s'agissait-il d'une sorte de jeu. Personne ne voulait arriver le premier.

Dans la rue, en revanche, les passants se bousculaient dans l'espoir de se rincer l'œil. Manifestement, le bruit s'était répandu : les VIP étaient en route – *tant mieux*, se dit Lisbeth. Cela lui permettrait de se fondre dans la foule. Il se mit à pleuvoir, d'abord un petit crachin, puis des cordes. Au loin, un éclair déchira le ciel. Le tonnerre roulait, les gens se dispersèrent. Seuls quelques braves restèrent au garde-à-vous sous leurs parapluies. Peu après, les premières limousines déboulèrent. Kuznetsov saluait, faisait des courbettes. À ses côtés,

une dame pointait les invités dans un carnet noir. Le restaurant s'emplit progressivement d'hommes d'âge mûr et de jeunes femmes en surabondance.

Le brouhaha se mêla aux violons. De temps à autre, Lisbeth entrevoyait une personnalité sur laquelle elle avait enquêté pendant sa préparation. Kuznetsov changeait d'expression et de gestuelle selon l'importance présumée de l'invité. Ainsi, chacun avait droit aux salutations et à la courbette correspondant à son rang. Les plus distingués étaient en outre gratifiés d'une des plaisanteries habituelles de Kuznetsov – qui ne faisaient rire que lui.

Gelée, trempée, Lisbeth observait le cirque autour de Kuznetsov, qui gloussait comme un bouffon. Peut-être finit-elle par se laisser trop absorber. Un garde remarqua sa présence et fit signe à un collègue – pas bon, pas bon du tout. Elle feignit de s'éloigner et se réfugia sous un porche voisin. Là, elle constata que ses mains tremblaient – la pluie et le froid n'étaient sans doute pas en cause.

Tendue comme un arc, elle sortit son téléphone et vérifia que tout était en ordre. L'attaque devait se dérouler avec une synchronisation parfaite, sinon Lisbeth serait fichue. Elle se repassa mentalement les étapes une fois, deux fois, trois fois. Le temps s'écoulait. Soudain, elle cessa d'y croire. La pluie tombait. Rien à signaler. L'opération ressemblait de plus en plus à un ratage.

Tous les invités étaient arrivés. Kuznetsov lui-même entra se mettre à l'abri. S'approchant prudemment de l'établissement, Lisbeth jeta un coup d'œil à l'intérieur. La fête battait son plein. Déjà, les hommes avalaient des shots et tripotaient les filles. Elle décida de retourner à l'hôtel.

À cet instant précis, une dernière limousine ralentit devant l'entrée, une femme se précipita dans le restaurant à la recherche de Kuznetsov, qui ressortit d'un pas lourd, le front en sueur, un verre de champagne à la main. Changeant d'avis, Lisbeth resta. L'invité devait être un gros bonnet. On le devinait à l'attitude des gardes du corps, à l'atmosphère soudain



électrique et à l'expression niaise de Kuznetsov. Lisbeth se retira sous son porche. Mais personne ne descendit de la voiture.

Aucun chauffeur ne fit le tour du véhicule au pas de course pour ouvrir la portière arrière. La limousine ne bougeait pas, Kuznetsov arrangea sa coiffure et son nœud papillon, s'essuya le front, rentra le bide et avala son verre cul sec. À cet instant, Lisbeth cessa de trembler. Elle avait perçu dans le regard de Kuznetsov une expression qu'elle ne connaissait que trop bien. Sans plus hésiter, elle lança son opération de piratage.

Rangeant son téléphone dans sa poche, elle laissa les codes de programmation faire leur œuvre pendant que, d'un regard, elle enregistrerait les environs avec une précision photographique, notant chaque détail, la gestuelle des gardes du corps, la distance entre leurs mains et leurs armes, les écarts entre leurs carrures alignées au bord du tapis rouge, les irrégularités, les flaques d'eau sur le trottoir.

Au ralenti, en quasi-catatonie, elle observa la scène jusqu'à ce que le chauffeur sorte de la limousine, ouvre un parapluie, puis la portière arrière. Alors, elle s'approcha à pas de loup, la main sur le pistolet, sous sa veste.

## LE 15 AOÛT

MIKAEL ÉTAIT BROUILLÉ avec son téléphone – il aurait dû se procurer un numéro secret depuis longtemps. Mais il rechignait. Un journaliste ne devait pas s'isoler du public. En attendant, les interminables conversations sans but le tourmentaient. En outre, depuis l'année passée, quelque chose avait changé.

Le ton était plus cru. Les gens hurlaient, vociféraient, lui faisant des suggestions complètement démentes. Il avait cessé de répondre aux numéros masqués. Il laissait le téléphone ronronner ou sonner et quand, comme en cet instant, il le prenait malgré tout, c'était avec une grimace involontaire.

— Mikael, annonça-t-il en sortant une bière du frigo.

— Excusez-moi, dit une voix de femme. Vous préférez peut-être que je rappelle plus tard ?

— Pas du tout, répondit-il, plus doux. De quoi s'agit-il ?

— Fredrika Nyman. Je suis médecin légiste à l'unité de médecine légale de Solna.

Il fut pris de panique.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien, enfin, rien de plus que ce que nous voyons défiler tous les jours, et ça n'a sûrement aucun rapport avec vous. Nous avons reçu un corps...

— Une femme ? l'interrompit-il.

— Non, non, une personne de sexe on ne peut plus masculin. Enfin, on ne peut plus... Assez bizarre, comme signalement, non ? Bref, c'est un homme, sans doute âgé d'une soixantaine

d'années, peut-être moins. Il a traversé des épreuves inimaginables. Vraiment, je n'avais jamais rien vu de tel.

— Pourriez-vous en venir au fait ? Merci.

— Pardon, je ne voulais pas vous alarmer. J'aurais beaucoup de mal à croire que vous le connaissiez. De toute évidence, il s'agit d'un sans-abri, sans doute considéré même par ses pairs comme tout en bas de l'échelle sociale.

— Et quel rapport avec moi ?

— Il avait votre numéro de téléphone dans sa poche.

— Il n'est pas le seul, répondit Mikael, agacé.

Il eut immédiatement honte de sa réaction. Quel manque de tact...

— Je veux bien vous croire. Vous devez être très sollicité. Mais cette affaire me tient vraiment à cœur.

— Pourquoi ça ?

— Je considère que même les plus infortunés d'entre nous méritent une mort digne.

— Ça va sans dire, répliqua Mikael avec une emphase exagérée, comme pour compenser son insensibilité précédente.

— Exactement. Et de ce point de vue, la Suède a toujours été un pays civilisé. Pourtant, chaque année, nous recevons un nombre croissant de corps que nous n'arrivons pas à identifier et, sincèrement, ça me chagrine. C'est indigne, de laisser mourir les gens dans l'anonymat. Nous avons tous droit à un nom et à une histoire.

— Vrai, dit Mikael.

En fait, il avait déjà perdu le fil. En pilote automatique, il rejoignit son bureau et alluma son ordinateur.

— C'est une tâche ingrate, reprit-elle. Je devine que ces morts anonymes sont le résultat d'un manque de moyens, de temps ou, pire, de volonté. Quoi qu'il en soit, le cas dont je vous parle n'a sûrement pas été traité de manière exemplaire.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que l'homme n'apparaît pas dans les fichiers, et qu'il a l'air d'avoir vécu dans une indigence extrême. Du point

de vue social, c'est vraiment le degré zéro. Dont nous détournons volontiers les yeux. Que nous préférons ignorer.

— C'est triste.

Mikael fouilla dans les fichiers qu'il avait créés au fil des ans pour Lisbeth.

— Enfin, j'espère que l'avenir me donnera tort, reprit Fredrika Nyman. Je viens d'envoyer mes échantillons. Peut-être en saurons-nous bientôt plus sur lui. Mais pour le moment, comme je suis chez moi, je me suis dit : autant accélérer le processus. Vous habitez Bellmansgatan, n'est-ce pas ? Ce n'est pas très loin de l'endroit où on l'a trouvé. Il est possible que vous vous soyez croisés. Il a peut-être même essayé de vous joindre.

— Où l'a-t-on trouvé ?

— Contre un arbre, à Tantolunden. Si vous l'aviez vu, vous vous en souviendriez. Il avait le visage brun et crasseux, sillonné de rides profondes. Une barbe clairsemée. Il a sans doute été exposé au grand soleil et au grand froid. Son corps porte des marques de gelures ; il lui manque plusieurs doigts et plusieurs orteils. Ses attaches musculaires présentent des traces d'effort intense. À mon avis, il doit être originaire d'Asie du Sud-Est. Il a sans doute été bel homme, enfin, on peut le supposer. La misère a fait des ravages, mais, sous la peau jaunâtre qui témoigne de lésions du foie et les taches noires sur ses joues – des nécroses –, on devine qu'il devait avoir des traits réguliers. Difficile de déterminer son âge, comme vous vous en doutez sûrement mais, je vous le disais, je lui donne la soixantaine. Je peux également affirmer qu'il a longtemps vécu à la limite de la déshydratation. Il était de petite taille ; il mesurait à peine plus d'un mètre cinquante.

— A priori, ça ne me dit rien, observa Mikael.

Parcourant ses messages à la recherche d'un signe de Lisbeth, il ne trouva rien. Elle ne semblait même plus le pirater – c'était inquiétant. Il eut le pressentiment qu'elle était en danger.

— Ce n'est pas tout, ajouta Fredrika Nyman. Je ne vous ai pas dit ce qu'il y a de plus remarquable chez lui : son anorak en duvet.

— Comment ça ?

— Très grand et très chaud. En cette saison, il devait immanquablement attirer l'attention.

— Si vous le dites... Je devrais me le rappeler.

Fermant son ordinateur, il regarda Riddarfjärden, essayant encore une fois de se persuader que le déménagement de Lisbeth était une sage décision.

— Mais ce n'est pas le cas.

— Non... dit-il, hésitant. Vous n'auriez pas une photo ?

— Ce ne serait pas très correct de ma part de vous en envoyer une.

— De quoi est-il mort, d'après vous ?

Il avait encore l'esprit ailleurs.

— À court terme, je dirais d'intoxication, et il en est sans doute lui-même responsable. Principalement éthylique. Il puait l'alcool, mais ça n'exclut pas qu'il ait avalé autre chose aussi. Le laboratoire de chimie judiciaire m'enverra les résultats des analyses dans quelques jours. J'ai demandé des détections de plus de huit cents substances. À long terme, par contre, il était déjà en train de mourir d'une détérioration générale de ses organes et d'une dilatation cardiaque, lentement mais sûrement.

Mikael s'assit dans son canapé et termina sa bière. Manifesterment, il était resté silencieux trop longtemps.

— Vous êtes encore là ? demanda la médecin légiste.

— Oui. Je me disais seulement...

— Quoi ?

Il pensait à Lisbeth.

— ... que, finalement, ce n'est peut-être pas plus mal qu'il ait eu mon numéro.

— Comment ça ?

— S'il pensait avoir quelque chose à me raconter, ça devrait encourager la police à fournir un effort supplémentaire. C'est que, dans mes bons moments, je sais secouer un peu les forces de l'ordre.

Elle rit.

— J'en suis persuadée.

— Enfin, parfois, je ne fais que les énerver.

*Et m'énerver moi-même*, se dit-il.

— Eh bien, espérons que nous soyons dans le premier cas.

— Tout à fait.

Il aurait voulu clore la conversation et laisser errer librement ses pensées, mais Fredrika Nyman n'avait pas l'intention d'abréger, et il n'eut pas le cœur de lui raccrocher au nez.

— Je vous ai dit que c'était le genre d'individus dont nous préférons ignorer l'existence, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Eh bien, ce n'est pas entièrement vrai. Pas pour moi, en tout cas. J'ai l'impression...

— Oui ?

— ... que son corps a une histoire à raconter.

— Comment ça ?

— Il a dû subir les morsures du froid et du feu. Vraiment, je n'avais jamais rien vu de tel.

— Un dur à cuire.

— Peut-être. En tout cas, il était mal en point et incroyablement sale. Il sentait horriblement mauvais. Pourtant, il avait une certaine classe. Voilà ce que je veux dire... Quelque chose qui, malgré sa situation humiliante, inspire le respect. Il avait lutté. Il était combatif.

— Un ancien soldat ?

— Il ne présente aucune blessure par balle ni rien de similaire.

— Il aurait appartenu à une tribu primitive ?

— Peu probable. Il avait les dents soignées et savait de toute évidence écrire. Il porte un tatouage de roue bouddhique sur le poignet gauche.

— Je vois.

— Vraiment ?

— Je vois que, d'une manière ou d'une autre, il vous a touchée. Je vais vérifier dans ma boîte vocale s'il a essayé de me joindre.

— Merci.

Ils bavardèrent sans doute encore un moment. Dans sa distraction, Mikael ne s'en souvenait plus. Puis, sans trop tarder, ils raccrochèrent, et Mikael demeura songeur. Clameurs et applaudissements résonnaient du côté de la Course de minuit, dans Hornsgatan. Il se passa la main dans les cheveux. Cela faisait au moins trois mois qu'il ne se les était pas fait couper. Grand temps de se ressaisir. Voire de vivre, de s'amuser, comme tout le monde, au lieu de travailler sans arrêt, de se presser comme un citron. Peut-être un jour arriverait-il même à avoir une conversation téléphonique anodine sans être obsédé par un foutu reportage en cours.

Il alla dans la salle de bains, ce qui ne le rendit pas plus gai. Du linge séchait. Le lavabo était maculé de taches de dentifrice et de mousse à raser, des cheveux traînaient au fond de la baignoire. Un anorak en duvet ? En plein été ? C'était tout de même bizarre. Il avait du mal à se concentrer. Les pensées se bousculaient dans son esprit. Il nettoya le lavabo et essuya le miroir, plia le linge, puis consulta la boîte vocale de son téléphone.

Trente-sept nouveaux messages. Personne ne devait avoir trente-sept messages accumulés sur son répondeur. Tourmenté, il les écouta l'un après l'autre. Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous ? On lui donnait des tuyaux, certes. D'ailleurs, la plupart des gens se montraient humbles et polis. Mais quelques-uns étaient enragés. "Vous dites des mensonges sur l'immigration !" "Vous nous cachez des choses sur les musulmans !" "Vous protégez l'élite financière juive !" Il eut le sentiment de s'enliser et faillit raccrocher, mais, bravant son dégoût, il continua et, pour finir, tomba sur un message quelque peu confus et très différent des autres.

— *Hello, hello*, disait une voix en anglais avec un fort accent ; suivait une respiration lourde, puis : *Come in, over*.

Comme dans un talkie-walkie. L'homme prononça encore quelques mots inintelligibles, peut-être dans une autre langue. Le ton était désespéré, solitaire. S'agissait-il du mendiant ? Possible. Ou de quelqu'un d'autre. Comment le savoir ? Mikael

alla réfléchir dans sa cuisine. Il envisagea d'appeler Malin Frode ou une autre personne susceptible de le mettre de meilleure humeur, puis changea d'avis et envoya un SMS crypté à Lisbeth. Tant pis si elle ne voulait plus entendre parler de lui.

Il lui resterait à jamais lié.

LA PLUIE TOMBAIT SUR le boulevard Tverskoï. Camilla – ou Kira, comme elle voulait désormais qu'on l'appelle –, assise dans sa limousine en compagnie de son chauffeur et de ses gardes du corps, contemplait ses longues jambes. Elle portait une robe noire de chez Dior et des chaussures à talons rouges Gucci, ainsi qu'un collier serti du diamant Oppenheimer, qui brillait de son éclat bleu au milieu de son décolleté.

Elle était d'une beauté à couper le souffle – et personne ne le savait mieux qu'elle. Souvent, comme à cet instant, elle s'attardait sur le siège arrière. Chaque fois, elle y prenait autant de plaisir : les hommes tressaillaient à son entrée dans la pièce, certains ne pouvaient plus décoller les yeux de sa personne, ni même refermer la bouche. Seuls quelques-uns, elle le savait d'expérience, avaient assez de cran pour lui faire un compliment en la regardant bien en face. Kira rêvait de briller comme aucune autre. Elle écouta la pluie tambouriner contre la carrosserie. Puis elle jeta un coup d'œil à travers les vitres fumées. Pas grand-chose d'intéressant.

Une poignée d'hommes et de femmes grelottaient sous leurs parapluies, à peine curieux de savoir qui allait descendre du véhicule. Elle lança une œillade agacée au restaurant. À l'intérieur, les convives se pressaient, trinquant et bavardant. Au fond, sur une petite estrade, des musiciens jouaient du violon et du violoncelle et là, mon Dieu, Kuznetsov... Il sortit la rejoindre en claudiquant, gras, bedonnant, des yeux de cochon. Elle eut immédiatement envie de le gifler.

Mais il fallait garder son calme, son éclat princier, ne pas dévoiler d'un seul battement de cils que, dernièrement, elle



avait l'impression de sombrer dans un abîme. On n'avait pas encore déniché sa sœur, et cela la rendait furieuse. Lorsqu'on avait découvert son adresse et fait tomber sa couverture, Kira avait cru que le reste coulerait de source, mais Lisbeth demeurait introuvable, et pas même les contacts de Kira au GRU – elle avait pourtant sollicité Galinov lui-même – n'étaient parvenus à retrouver sa trace. Il y avait bien eu des piratages sophistiqués des usines à trolls de Kuznetsov et d'autres cibles, et on soupçonnait Lisbeth d'y avoir participé, mais on ne savait pas dans quelle proportion. Une seule chose était sûre : il fallait en finir. Kira avait besoin de tranquillité.

Au loin, le tonnerre roula. Une voiture de police passa. Elle sortit un miroir et sourit à son propre reflet, comme pour y puiser de la force. Puis elle leva les yeux et vit cet imbécile de Kuznetsov faire le pied de grue en tripotant son nœud papillon et son col de chemise, manifestement nerveux – tant mieux. Elle se réjouissait de le voir transpirer, trembler et, surtout, elle voulait qu'il s'abstienne de lui faire une de ses effroyables plaisanteries.

— Allez, dit-elle.

À ce mot, Sergueï, le chauffeur, alla ouvrir la portière arrière. Les gardes du corps sortirent. Kira prit son temps, vérifiant que Sergueï tenait bien le parapluie. Elle tendit le pied, attendant comme d'habitude un soupir, un halètement, un "oh !", mais rien, rien que la pluie, les violons et le brouhaha des invités. Elle décida de rester calme et froide, de garder la tête haute, et eut tout juste le temps de voir Kuznetsov rayonner d'espoir et d'inquiétude en lui ouvrant les bras pour lui souhaiter la bienvenue, lorsqu'elle fut envahie par une sensation violente : l'effroi lui transperça le corps comme une flèche.

À sa droite, un peu plus loin, le long du mur, elle entrevit une ombre étrange. Lançant un regard de côté, elle discerna une silhouette sombre qui s'approchait d'elle, une main sous la veste. Elle voulut alerter ses gardes ou se jeter à terre mais se figea, tétanisée, se rendant soudain compte que le moindre mouvement irréfléchi pouvait lui coûter la vie. Bien qu'elle

ne distinguât qu'un contour, peut-être savait-elle déjà de qui il s'agissait.

Quelque chose dans la gestuelle, la fermeté des pas... Elle eut un horrible pressentiment et, dans un éclair de lucidité, sut qu'elle était perdue.

## LE 15 AOÛT

LA RENCONTRE AURAIT-ELLE PU avoir lieu ? Celle qui leur aurait évité de devenir ennemies mortelles ? Possible, après tout. Il fut un temps où elles partageaient au moins une chose : la haine contre leur père, Alexander Zalachenko, et la crainte qu'il ne tue leur mère, Agneta.

Les sœurs vivaient alors à Stockholm, dans un appartement de Lundagatan, ou plutôt un cagibi. Lorsque le père venait leur rendre visite, puant l'alcool et le tabac, et traînait leur mère dans la chambre à coucher pour la violer, elles distinguaient chacun de ses cris, chacun des coups portés sur elle, chacun de ses geignements de douleur. Parfois, en quête de réconfort, Lisbeth et Camilla se prenaient les mains – faute de mieux, certes, mais enfin... Elles partageaient une terreur, une vulnérabilité. Cela aussi, on les en avait privées.

L'année de leurs douze ans, ce fut l'escalade, tant dans la fréquence des agressions que dans leur violence. Zalachenko s'installait désormais chez elles de temps en temps et violait Agneta plusieurs soirs de suite. À cette époque, quelque chose changea dans la relation entre les sœurs. D'abord, ce fut quasiment imperceptible. On ne le devinait qu'à l'éclat exalté qui traversait les yeux de Camilla lorsqu'elle allait ouvrir la porte à leur père, à la légèreté inhabituelle de son pas. Ce fut l'époque où les choses se cristallisèrent.

À l'apogée de la guerre, au cours du combat le plus mortel, elles choisirent les camps opposés. Une fois cette étape

franchie, la réconciliation n'était plus concevable, surtout après qu'Agneta eut été tabassée sur le sol de la cuisine au point d'en garder des séquelles neurologiques irréversibles et que Lisbeth, ayant jeté un cocktail Molotov sur Zalachenko, l'eut regardé brûler au volant de sa Mercedes. Après cela, ce fut une question de vie et de mort. Le passé devint une bombe à retardement. Bien plus tard, quand Lisbeth Salander sortit de son porche, boulevard Tverskoï, l'époque de Lundagatan défila à toute allure dans son esprit en une série de séquences éclair.

Pourtant, elle était bien lucide, dans le présent. *Hic et nunc*. Elle localisa instantanément un angle de tir et l'itinéraire de fuite qu'elle devrait emprunter ensuite. Parallèlement, des souvenirs incontrôlés ressurgissaient. Elle marchait pas à pas. Lentement. Lorsque Camilla, vêtue de sa robe noire, posa son pied chaussé d'un talon rouge sur le tapis, Lisbeth accéléra, légèrement courbée, en silence.

À l'intérieur du restaurant, les instruments à cordes jouaient et les verres tintaient. La pluie tambourinait sans interruption. Dans la rue, une voiture de police passa. Lisbeth la regarda, puis tourna les yeux vers la rangée de gardes du corps et se demanda quand ils la remarqueraient. Avant ou après le coup de feu ? Impossible de le prédire. Pour l'instant, en tout cas, personne ne se souciait d'elle. Le temps était sombre et brumeux, et tous les regards étaient fixés sur Camilla.

Elle rayonnait, comme toujours. Les yeux de Kuznetsov aussi, comme ceux des garçons dans la cour d'école, bien des années auparavant. Camilla avait la faculté d'arrêter le temps. Elle était née avec ce don. Lisbeth la vit avancer, elle vit Kuznetsov se redresser et, anxieux, ouvrir les bras dans un ample geste de bienvenue, elle vit les invités se bousculer à l'entrée, désireux de voir, eux aussi. À cet instant précis, une voix résonna dans la rue – celle que Lisbeth attendait, justement : “Там, посмотрите !”. “Là, regardez !” Un garde du corps – un blond au nez aplati – se tourna dans sa direction. Trop tard, dès lors, pour avoir des scrupules.

Alors qu'elle approchait la main de son Beretta, elle fut traversée par le même froid glacial que quand elle avait jeté la bouteille d'essence sur son père. Elle vit Camilla épouvantée, tétanisée, et au moins trois gardes du corps qui, portant leurs mains à leurs armes, la suivaient des yeux. Elle croyait alors qu'elle agirait avec la rapidité de l'éclair, implacable.

Mais elle s'immobilisa, soudain paralysée, sans comprendre pourquoi. Envahie par une ombre de son enfance, elle prit conscience que non seulement elle avait raté sa chance, mais qu'elle venait également de se dévoiler à ses pires ennemis. Elle n'avait plus aucune issue.

CAMILLA NE REMARQUA PAS cette hésitation. En revanche, elle entendit son propre cri, sentit les mouvements saccadés autour d'elle, vit des armes dégainées. Trop tard, sa poitrine serait bientôt déchiquetée par les balles. Mais il n'en fut rien. Elle se précipita vers l'établissement et, pendant quelques secondes, réfugiée derrière Kuznetsov, elle ne perçut rien d'autre que sa propre respiration haletante et des gesticulations muettes.

Elle mit un moment à comprendre qu'elle en avait réchappé et que la situation avait clairement tourné à son avantage. Elle n'était plus en danger de mort, contrairement à la créature sombre et lointaine dont elle ne distinguait pas encore le visage. Celle-ci, tête penchée en avant, consultait son téléphone. Lisbeth, sans aucun doute. Camilla fut envahie par une haine lancinante, une soif de sang effrénée, une violente envie de faire souffrir et mourir la frêle silhouette. Elle parcourut du regard le chaos.

Cela s'annonçait encore mieux qu'elle eût pu l'imaginer. Elle était entourée de gardes du corps, de gilets pare-balles ; Lisbeth, seule sur le trottoir, avait une rangée d'armes pointées sur elle. Le scénario idéal... Camilla aurait voulu faire durer cet instant. Cela dit, elle eut la conviction qu'elle se le remémorerait très souvent. Lisbeth était foutue et serait bientôt réduite à néant. Camilla cria – au cas où quelqu'un n'aurait pas encore compris :

— Tirez ! Elle veut me tuer !